



HAL
open science

Notice sur Baglivi (De la pratique médicale)

Raphaële Andrault

► **To cite this version:**

| Raphaële Andrault. Notice sur Baglivi (De la pratique médicale). 2014. halshs-01802268

HAL Id: halshs-01802268

<https://shs.hal.science/halshs-01802268>

Submitted on 29 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Raphaële Andrault, notice sur Baglivi, in Andrault, Buchenau, Crignon, Rey (dir.), *Médecine et philosophie de la nature humaine, de l'âge classique aux Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2014, chap. V « L'union de l'âme et du corps ». Version auteur avant corrections sur épreuves.

V. 4. Baglivi, *De la pratique médicale*, 1704

Dans le *De praxi medica ad priscam observandi rationem revocanda* d'abord publié à Rome en 1696, Baglivi propose une méthode pour réformer l'observation et la prescription médicales. Le premier livre porte sur les obstacles qui ont empêché jusqu'alors les progrès de l'art de guérir, par exemple la trop grande confiance accordée à l'autorité des anciens ou les « idoles » (opinions préconçues). À cette *pars destruens* succède une *pars preparans*, livre II, où Baglivi indique les différents moyens d'amender la discipline : moyens institutionnels, comme la constitution de collèges de médecins dont certains travailleraient tout au long de leur vie sur telle ou telle maladie, et moyens méthodologiques qui permettraient d'abrèger la multiplicité des observations thérapeutiques en aphorismes pratiques. S'inspirant de Bacon et d'Hippocrate, Baglivi fait dépendre les progrès de la médecine de la constitution rigoureuse d'une « histoire des maladies ». À la manière de la botanique, cette histoire doit considérer chaque maladie comme une espèce à part qui a sa propre temporalité et ses propres symptômes. Pour éviter d'imputer le mal à des causes trop générales ou de le confondre avec les effets des traitements, il faut que le médecin ait la patience de rester au chevet des malades, d'écouter leurs plaintes, et d'observer la marche naturelle de la maladie. De fait, Baglivi utilise comme support de son propos un grand nombre de consultations qu'il a réalisées lui-même à Rome ; il en a enrichi cette seconde édition de 1704.

Le chapitre sur les maladies de l'âme est conforme à ce programme de nosologie empirique. Baglivi choisit de laisser de côté la question indécidable du mode d'action de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme – Descartes étant sans doute celui qui en a proposé la moins mauvaise explication – : il prend les conséquences pathologiques des passions de l'âme comme des faits d'expérience. C'est d'ailleurs la reconnaissance des effets morbides ou thérapeutiques de l'imagination qui permet au médecin de ne pas s'égarer en augmentant le mal par des remèdes médicamenteux inadaptés. Il faut combattre les affections de l'âme sur leur propre terrain : « les traitements des maladies de l'âme reposent toute entière sur l'âme elle-même ». Par des activités douces, oisives et changeantes, ou en suivant les préceptes de Sénèque dont Baglivi cite plusieurs pages à la suite de l'extrait, ceux des hommes qui, par leurs métiers ou leurs tempéraments, sont le plus en proie à l'inquiétude, pourront guérir de leurs maux.

R. A.

Giorgio Baglivi, *De la pratique médicale*, Livre I, chapitre 14 : « Les remèdes des maladies de l'âme et l'établissement de leur histoire », dans *Opera omnia medico-practica et Anatomica, Hac sextâ Editione, post ultimam Ultrajectinam aucta novisque locupletata Dissertationibus, Epistolis & Praefatione quae systematis Bagliviani usum aperit, adversariorumque diluit objectiones*, Lugduni, Sumptibus Anisson & Joannis Posuel, 1704, p. 147-151, traduit du latin par Sophie Serra et Raphaële Andrault.

[147] I. Leur inquiétude tourmente tous les hommes, et sur chacun pèse la dure nécessité de passer presque toute son existence à travers l'incertitude des événements et les soucis amers de la vie, dans cette prison de ténèbres opaques. Si cela est vrai, il est autre chose d'également vrai, à savoir que la majeure partie des maladies est soit produite, soit favorisée par le fardeau de l'inquiétude qui pèse sur les épaules de chacun – en particulier chez ceux qui jouissent d'une situation plus opulente ; ces derniers en effet sont davantage affectés par les mouvements de l'âme que par ceux du corps, et les maladies du corps se trouvent même chez eux aggravées par les maladies de l'âme. Comme nous l'apprend très bien Sénèque dans *De la tranquillité de l'âme*, chap. 10 : « Toute vie est esclavage. C'est pourquoi nous devons nous habituer à notre condition, attendre le moins possible de cette vie, et saisir tous les avantages qu'elle peut avoir. Il n'en est pas de si amère qu'une âme tranquille ne puisse y trouver quelque réconfort. Emploie la raison face aux difficultés, car elle sait attendrir les choses dures, élargir les choses étroites, redresser les choses tortueuses et alléger les fardeaux ». C'est pourquoi je voudrais que les médecins soient prudents et consciencieux lorsqu'ils s'adressent aux malades au sujet des causes occasionnelles, surtout des passions de l'âme, et qu'ils ne ramènent pas indistinctement sans un plus ample examen l'origine de chaque maladie à la fable de la réplétion et caco-chymie¹. En effet, en fonction de la diversité des causes externes et occasionnelles, le traitement de la maladie sera mené différemment, comme le montrera le livre II intitulé *Des causes*. D'ailleurs, vouloir ramener tous les maux à la réplétion et toujours vouloir orienter la méthode curative vers celle-ci, comme beaucoup ont été habitués à le faire, je pense que c'est tout à fait contraire à la vérité. [148] J'avoue que beaucoup tombent malades à cause de problèmes de réplétion ; mais il y en a bien plus encore que les passions² de l'âme rendent malades, par-dessus tout s'ils sont pères de famille, s'ils administrent des biens, s'ils ont été revêtus de quelque charge, ou s'ils vivent à la cour, tous ceux-ci ayant beaucoup d'autres choses à penser qu'à se gorger quotidiennement de bonne chère ou de vin.

II. Afin de mieux éclairer ces sujets, trois problèmes doivent être résolus, à savoir : si les passions de l'âme agissent sur le corps, comment elles agissent, et quels sont les moyens de guérir les maladies qu'elles produisent. Que ces passions agissent sur le corps, il n'y a pas de doute à ce sujet, et l'expérience quotidienne le confirme. Ainsi, en 1690, alors que nous naviguions en direction de Venise, nous avons vu en Dalmatie un Jeune homme pris de sévères convulsions pour seulement avoir vu un autre Jeune homme se rouler sur le sol pendant une crise d'épilepsie. Les livres sont remplis de choses sur l'influence de l'imagination sur les organes du corps ; nous y renvoyons le lecteur. Beaucoup, par ailleurs sains et robustes, ne se nourrissent que parcimonieusement et timidement par crainte des indigestions et des maladies qui

¹ La réplétion est l'état d'un organe ou d'une cavité qui est plein ou, le plus souvent, trop plein (le mot s'oppose à inanition). La caco-chymie est l'état vicié des humeurs (le mot est composé de « mauvais » et de « suc » - chyme).

² *Pathemata animi*. Quand rien n'est précisé, « passion » traduit le latin *passio*.

s'ensuivraient ; en réalité c'est à cause de cette vaine peur elle-même et de leur imagination malade que non seulement ils digèrent mal le peu de nourriture qu'ils prennent, mais qu'en plus ils tombent malades. Au contraire, des insensés et d'autres qui ne sont pas fort inquiets de leur santé, quoiqu'ils se gorgent de trop de nourriture, la digèrent bien et jouissent d'une meilleure santé ; ce que nous observons surtout chez les Paysans et les gens du Peuple chez lesquels il n'y a pas ce pénible combat contre les affections, et qui ont appris à bannir de l'âme le sentiment de douleur et d'inquiétude par une sorte d'indifférence à la vie. Les hypocondriaques, les mélancoliques, tous ceux qui par nature sont craintifs et inconstants, tombent plus souvent malades que les autres, et ce parce qu'ils ne savent pas modérer correctement ou contenir les affections de leur âme, comme nous l'examinerons en détail plus loin. Et bien que les maladies de tels hommes paraissent à première vue funestes et incurables, elles sont d'habitude faciles à soigner, non pas à grand renfort de remèdes, mais par d'agréables conversations avec des amis, par les divertissements honnêtes de la campagne, par de fréquentes promenades à cheval ou enfin en suivant le régime de vie prescrit par un Médecin avisé. Au commencement d'une épidémie, beaucoup sont affectés par la maladie et périssent, parce qu'ils la contractent davantage par peur du mal et crainte d'un malheur public que par contagion. Grâce à l'observation répétée des cas, le progrès de la maladie rend ensuite les hommes calmes et plus constants, de sorte qu'ils sont moins facilement atteints, et s'ils le sont, ils guérissent aussi plus facilement, comme l'ont observé des auteurs dignes de foi. Les femmes, à cause de la timidité et de la faiblesse de leur sexe, sont plus exposées aux maladies liées aux passions¹ de l'âme que les hommes, et sont affectées plus violemment qu'eux ; comme on le déduit surtout des maladies dont souffrent les Jeunes filles en proie aux flammes de l'amour. La chlorose², l'affection la plus fréquente de ces Jeunes filles, pour laquelle les médicaments sont inutiles, est guérie par le seul mariage, comme l'a observé le très savant médecin romain Panarolus. À partir de ce cas et d'autres plus nombreux, on peut conclure que des maladies sont réellement produites par les passions de l'âme et que [149] la force de l'imagination peut d'une manière considérable aussi bien les provoquer que les guérir [...].

IV. Si une maladie frappe un patient alors qu'il est sous l'effet d'une passion de l'âme, d'ordinaire la maladie dure aussi longtemps que la passion de l'âme elle-même et, plutôt que de laisser le patient guéri, elle se transformera en une maladie d'une autre espèce. C'est ce que j'ai tout particulièrement observé naguère chez une femme de quarante ans. Celle-ci, à cause de très fâcheuses passions de l'âme, a été atteinte d'une sévère hémorragie de l'utérus dont elle s'est guérie après avoir pris plusieurs remèdes pendant trois mois. Mais une fois l'hémorragie guérie, elle a été ensuite immédiatement affectée d'un écoulement utérin tantôt blanc, tantôt mêlé, parce qu'elle est restée soumise presque une année entière aux mêmes chagrins de l'âme devenus beaucoup plus violents. Cet écoulement guéri, sont survenus serrement de cœur, anxiété de poitrine, diminution extrême des forces, perte d'appétit, soif, fièvre lente, perte des cheveux et autres choses semblables dont elle a été incommodée pendant six mois, quels que soient les remèdes utilisés. À cette accumulation de maux se sont ajoutés alors d'abord une tumeur au pied, et bientôt une ascite³ et ensuite une leucophlegmatie⁴ du

¹ *Pathemata*.

² Fièvre lente, accompagné d'un état de pâleur et de tristesse.

³ Forme d'hydropisie qui atteint le ventre.

⁴ Selon l'*Encyclopédie*, éd. Diderot et d'Alembert, *op. cit.*, IX, p. 436, « espèce d'hydropisie qui a son siège dans le tissu cellulaire qui meut toutes les parties du corps ».

corps entier dont elle a souffert excessivement pendant cinq mois, puis, son état étant tout à fait affaibli par les chagrins de l'âme, elle a enfin rejoint les Cieux.

Parce que les esprits¹ sont considérablement troublés et affaiblis et de là presque toujours dissipés par l'âme mal disposée, il n'y a rien d'étonnant à ce que les vertus des médicaments [150] soient brisées par cette même cause, et qu'elles soient gâtées dans l'estomac (appauvri en esprits) au lieu d'apporter aux malades le soulagement désiré. En effet, tant que la vie est perturbée, les remèdes ne sont d'aucune utilité, et bien qu'ils soient administrés, leur vertu est cependant inefficace. Donc les maladies dépendant des passions² de l'âme doivent être traitées avec calme et douceur en évitant au maximum l'abus des remèdes et les remèdes violents. Il faut surtout prendre soin des esprits, les exciter s'ils ont été étouffés, les apaiser s'ils sont agités et excités, et s'ils sont dans un autre état, les traiter différemment par des remèdes appropriés à cet état, et surtout par la nourriture la plus savoureuse et grâce à des vins tonifiants, administrés parcimonieusement ou abondamment selon le tempérament des malades.

V. Quant au mécanisme par lequel les passions de l'âme produisent les maladies, il y a deux problèmes très difficiles à résoudre ; le premier est de savoir de quelle façon et dans quelle mesure les humeurs et les tempéraments du corps agissent sur l'âme et modifient les mouvements de celle-ci ; le second est de savoir comment et dans quelle mesure les mouvements de l'âme modifient le corps et agissent sur lui. Mais étant donné qu'à chaque époque des esprits illustres se sont occupés de cette vaine question, et qu'outre Descartes peu ont apporté quoi que ce soit d'absolument vraisemblable, nous pensons qu'il nous faut passer outre ces questions ardues, qui concernent peu le traitement des maladies, et qu'il est nécessaire d'enquêter sur celles qui regardent l'histoire nue et pure de chaque passion de l'âme et des maladies qu'elle produit, d'autant qu'elles n'ont été que peu examinées dans notre art jusqu'à présent. Pour cette raison, il faut produire une histoire des maladies provoquées par les chagrins de l'âme – à savoir une histoire où on expliquerait quelles sont les maladies qui naissent principalement d'un quelconque mouvement de l'âme, de quels symptômes elles s'accompagnent, de quelle façon elles sont aggravées et de quelle façon elles déclinent, combien de temps elles durent ou en quelle espèce de maladie elles ont l'habitude de se transformer, quels traitements les adoucissent et lesquels les exacerbent, quelle est chaque méthode de guérison opportune et durable qui a été découverte et des tas d'autres éléments qu'il faut rechercher, comme nous l'avons dit [...].

VI. Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur le traitement de ces maladies. Et il faut avouer d'entrée de jeu que ce traitement repose presque tout entier sur le fait que l'âme des malades soit pourvue de certaines vertus morales, à savoir la patience, le courage, la prudence, la tranquillité et autres. Car dans le cas contraire, tous les types de remède et tous les efforts des médecins seront pratiquement inutiles et vains. Quant aux médicaments appelés chez les apothicaires tonifiants, anti-mélancoliques, fortifiants pour le cœur ou la mémoire, stimulants pour l'esprit, ils sont inventés pour le décorum de l'art, et non pour pouvoir chasser les noirs tourments de l'âme ou mettre fin à son abattement. J'avoue cependant que les remèdes capables de modifier radicalement l'état du sang et qui n'agissent pas superficiellement, mais s'insinuent à l'intérieur des parties fluides et solides du corps, peuvent être efficaces contre les maladies de l'âme. Parmi ceux-ci, il y a les bains fréquents, le choix de certains aliments particuliers, c'est-à-dire un régime adapté à la maladie. Il y a aussi les exercices opportuns, les voyages à

¹ Éléments du sang auquel on attribue un rôle sensitif et moteur fondamental.

² *Pathemata*.

l'étranger, la chasse dans des lieux agréables et près du littoral. Ou encore un séjour à la campagne où on ferait de fréquentes promenades à cheval. L'usage de la musique, de la danse et autres choses semblables présentent la même utilité ; ou du moins tout ce qui, par un doux divertissement de l'âme rétablit également aussitôt la constitution malade du corps et ramènent les mouvements troublés de l'imagination à son état primitif. Parce qu'en vérité les maladies de l'âme naissent souvent d'une trop grande contention de l'âme et d'un genre de vie uniformément sérieux, absorbé par le travail, grave, jamais entrecoupé des divertissements nécessaires, calme ; cela doit être fuit comme la peste, particulièrement par ceux qui ont une vie consacrée au travail [...].